

Mémoires et usages religieux de l'espace L'Église, Rome et le peuple: la création du mythe de Rome

Un jour, vers 770 avant J.C., un homme errant rencontre une femme malheureuse. Elle était la fille de l'ancien roi Numitor d'Alba Longa, une petite ville environ 30 km au sud de Rome, et son oncle-usurpateur l'avait confinée dans le couvent des vierges vestales, gardiennes du feu sacré. Son père avait été déposé par son propre frère dans un coup d'état, et donc ce dernier a voulu éteindre le lignage rival en plaçant l'unique héritière dans le couvent, où les femmes devaient rester chastes jusqu'à l'âge de 40 ans.

Le légende de la fondation de Rome existe en plusieurs versions: soit le nomade est un descendant de Priam dernier roi de Troie, donc en exil lui aussi; soit il est le dieu Mars incarné et la jeune femme est la descendante d'Énée, le genre de Priam qui s'est réfugié en Italie après la chute de Troie.¹ Quoi que soit la version, les deux ont un rapport qui ne peut qu'être illégitime, étant donné leurs statuts respectifs. Ce rapport impossible mène à la naissance des jumeaux Romulus et Remus, qui sont abandonnés dans un panier dans le Tibre, car la prêtresse risquait sa vie en les gardant. Les enfants sont retrouvés par un berger errant, Faustulus, qui veillait sur les troupeaux de l'oncle-usurpateur. Il adopte les enfants, avec sa femme, une prostituée surnommée *La Lupa*, La Louve.² Les deux grandissent en rodant les collines où leur père (et leur mère, on présume!) exerce son métier. Éventuellement, ils fondent deux villes dont seulement une survie car Romulus tu Remus après que ce dernier raille que les murs de la ville de Romulus étaient insuffisamment hautes.

Voilà l'origine des Romains, selon leur propres légendes: des bâtards de personnes sans rang, statut, lignage ou terres, donc des personnes sans histoire et, apparemment, sans futur; les héritiers d'une civilisation orientale doublement démonisée car Troie, lieu d'origine de leur ancêtre, avait été conquis par les Grecs dont la qualité efféminée est

¹ Soit il est Énéid le petit fils de Priam, soit son descendant. Les légendes de la fondation de Rome sont nombreuses. Pour une aperçue des variantes et de leurs signification, voir WASWO 1997.

² La statue bien connue de Romulus et Remus allaités par une louve qui se trouve au Capitole est une invention de la Renaissance, quand le sculpteur Bernini a ajouté les jumeaux à l'ancienne statue de bronze de la louve dans un geste de remythification de la légende fondatrice de Rome pour s'y opposer à la réforme protestante qui démonisait Rome.

confirmée par leur défaite éventuelle aux mains des Romains. Bref, les Romains se vantent d'être incapables de construire des barrières (les murs de Rome, justement) contre l'Autre, comme ils étaient incapables, apparemment, d'établir une mémoire collective qui leur était propre (des bâtards adoptés par un berger et sa femme prostituée, les deux catégories sociales doublement damnées dans la pensée classique car sans lignages, ou incapables d'en fonder).³

Cette ambiguïté envers le temps et l'espace est donc un trait inné, incorporée dans la mémoire de Rome et devenue légitime quand Octave premier Empereur demande à son ami Virgile de composer l'histoire officielle de son nouveau projet politique, l'Empire. Quasi deux mille ans plus tard, au moment de la conquête de Rome par les Italiens septentrionaux, Rome vit une autre naissance mythique, qui n'est qu'un autre moment de son rapport paradoxale au temps et à l'espace, quand l'Église et l'État rentrent en lutte pour contrôler ce qui est censé devenir la mémoire officielle du nouvel état (voir Caracciollo 1993). Cette guerre culturelle pour le contrôle du temps se déroule autour des espaces civiques de Rome.

L'histoire de l'église et de son rôle dans le développement du mythe de Rome comme lieu sacré et cœur du projet occidental est évidemment trop complexe pour que je puisse la présenter ici avec toutes ses nuances. Cependant, le Vatican a joué un rôle important après l'Unification de l'Italie en 1870 dans le développement de ce mythe, même après que son pouvoir politique avait été annulé par le nouveau régime. Je propose donc d'examiner quelques éléments qui ont défini le mythe de Rome non seulement pour l'imaginaire mondiale mais aussi pour la culture institutionnelle d'Italie comme pays laïque contemporain.

En fait, l'Église n'a joué aucun rôle directe après l'Unification sauf comme figure rhétorique négative que le nouveau régime a tenté d'anéantir, mais son identification avec la dimension temporelle, sa permanence, son rôle sémiotique comme signifiant de la

³ Même aujourd'hui, les bergers des Abruzzes sont considérés des «sans-terres», un métier choisi uniquement par les hommes incapables d'obtenir des terres.

continuité et comme lieu de mémoire, a obligé le nouveau régime à trouver une figure rhétorique opposante. Le petit peuple, le *popolo*, inerte et soumis sous la domination des papes, est donc devenu, dans l'historiographie du pays, le héros du soi-disant mouvement de libération nationale. Dans les révisions suivant l'Unification du pays, on a du leur fournir une mémoire historique, un désir de libération, mais, comme je veux démontrer ici, l'aménagement de l'espace civique était telle que le peuple sous les papes vivait dans un présent éternel. La nature artificielle et arbitraire de cette dimension et les tentatives de la transformer ont mené, à la longue, à la délégitimation du régime qui a si longtemps lutté pour anéantir le pouvoir de l'Église, menant, finalement et ironiquement, à renforcer le pouvoir symbolique du Vatican.

Il n'y a aucune autre ville au monde qui compare à Rome comme trope qu'incarne l'idée qu'un lieu puisse conférer une identité homogène à ses habitants. Paradoxalement, même au 15^{ème} siècle, sa polysémie avait rendu impossible dessiner une seule carte topographique de la ville (Fedeli Bernardini 1991) car aucune carte ne pouvait communiquer la richesse sémantique du paysage urbain (les sept collines, les sept églises, les monuments classiques devenus symboles de l'Église par un processus de remythification complexe, etc.). La densité de signification était telle que même la topographie de la ville était déformée; les cartes de l'époque ne correspondent pas l'une à l'autre, ni à la réalité spatiale. À Rome, la géographie a depuis longtemps cessé d'être une dimension limitant la signification du lieu. Aujourd'hui, les fameuses sept collines ne sont ni sept ni des collines, mais ils continuent d'être des points de repères dans l'imaginaire du monde. Pour les Romains, le Tibre n'est pas un fleuve mais la métaphore de leur fondation, et les papes ne sont que les descendants contemporains des prêtres de l'époque classique, les Pontifes, *Pontifex* en latin, «fabricants de ponts» qui étaient chargés d'établir les chroniques officielles de l'histoire de Rome en clé religieuse, liant le passé au présent en utilisant l'écoulement du fleuve et le lien entre ses deux rives comme une

métaphore pour le temps,⁴ de la même manière que le Pontife catholique est censé d'agir d'intermédiaire entre ce monde et le paradis.

Depuis l'époque de la contre-réforme, Rome était une des premières villes de l'Occident de se doter d'un plan d'aménagement qui visait à créer et à communiquer l'idée de l'espace comme lieu sacré. La contre-réforme avait poussé l'Église à renforcer sa vieille tendance de transformer le paysage en espace sémiotisé où se déroulait la quotidienneté censée être l'union du passé glorieux, le présent malheureux et damné, et le futur utopique. Les papes n'hésitaient pas à éventrer des rues et des quartiers entiers pour réaliser leur but de transformer le Vatican en symbole du pouvoir de l'Église en soulignant sa permanence, sa qualité atemporelle. Dès la papauté de Sixte V (1585-1590), Rome avait été massivement transformé pour unir le passé et l'orientation utopique et futuriste de l'Église. Par exemple, le centre, sous ce plan, était un espace rituel délimité par les obélisques recyclés que les empereurs Adrian et August-Octave avant lui avaient importés d'Égypte (cf. Tobia 1996:176). Ils étaient arrangés pour définir une trajectoire entre St Pierre et le Latéran liant les autres cinq grandes églises de Rome, formant une arche qui projetait ainsi l'entrée au Paradis en mettant la dimension verticale de l'arche sur le plan horizontale, une stratégie sémiotique qui soulignait non seulement le contrôle de l'espace civique mais également la vision de l'Église que Rome n'était pas un lieu normal: le vertical projeté sur le horizontal symbolisait également la fusion du passé, du présent et du futur. Cet espace rituel était le lieu où l'Église célébrait ses cérémonies, transformant des lieux au pluriel en un seul lieu au singulier où l'aspect répétitif des cérémonies anéantissait les dimensions temporelles des activités quotidiennes du petit peuple (voir Nasto 1994). Bref, la métaphore de Rome l'éternel ne se référait pas, en ce qui concerne l'Église, à l'âge de Rome mais au fait qu'elle pouvait incarner et représenter la spiritualité atemporelle en dépit de changements massifs à sa topographie et à son architecture.

⁴ «The earliest form of *comitia*, assembly, was the *comitia curiata*, which consisted of 30 *curiae*, ten from each of the three archaic tribes, Tities, Ramnes, and Luceres ...», dont l'officiel suprême était le *Pontifex* (CRAWFORD 1978:194, 196). Les Pontifes en Rome antique étaient les gardiens des chroniques annuelles qu'interprétaient les événements dans un cadre religieux; voir CHRIST 1984:135.

L'Église ne se limitait pas à sémiotiser la dimension horizontale de la ville. Comme la ville de Montréal qui a décrété qu'aucun gratte-ciel ne peut dépasser la croix sur Mont Royal, le Vatican avait limité la hauteur des édifices à quatre étages. Le résultat, pour une relativement petite ville comme Rome (population 160,000 en 1860), était autant spectaculaire qu'efficace car le dôme du Vatican semblait flotter au dessus la ville, visible de n'importe quel quartier. La coupole était donc transformée en synecdoque, et sans doute l'idée de permanence était ainsi liée métonymiquement au concept que la partie supérieure, la tête métaphorique, guettait sur son troupeau.

Il y a d'autre. L'emplacement du Vatican avait été soigneusement choisi. Originellement situé par Constantin sur un quasi non-lieu (site de l'ancien hippodrome de Néron, l'Empereur qui a déclenché l'oppression des Chrétiens) sur la base de la légende locale qui prétendait que ceci était le lieu d'exécution de St Pierre, le bâtiment comme tel n'était pas visible de la ville. Situé sur la rive nord du Tibre, donc en dehors des divers murs que délimitaient la ville (comme d'ailleurs l'était Trastevere, l'ancien quartier juif de l'Empire), l'Église avait même renforcé le jeu de cache-cache visuelle en permettant que le village d'artisans et de travailleurs attachés au Vatican donnant sur la façade de St Pierre, le *borgo*, soit consolidé en quartier permanent pour bloquer la vue de St Pierre. Isolé géographiquement et sémiotiquement de la ville sur le 'mauvais' bord du fleuve, le Vatican avait été situé pour son impact visuel sur les envahisseurs, les alliés et les pèlerins venant du nord. En franchissant le sommet de la dernière colline avant de joindre leur destination, la première vision de Rome était le Vatican (voir Causati Vanni 1999:111-2). Ceci était une stratégie puissante pour un organisme qui visait à communiquer son importance aux pèlerins et qui, depuis des siècles, jouait un jeu compliqué d'alliances politiques et militaires avec les autres pays Européens, surtout les pays composant le Saint Empire Romain Germanique qui arrivaient à Rome du nord en guise d'alliés ou d'ennemis, selon le climat politique.

À différence néo-classicistes du 19^{ième} siècle qui ont défini l'attitude scholastique contemporaine envers l'antiquité, les papes affichaient des attitudes ambiguës envers les ruines classiques. D'une part, la gloire de Rome antique et païenne avait été démonisée et

donc ne devait pas rentrer en concurrence avec les prétentions symboliques de l'Église censée incarner l'idée néo-platonique qui proposait une vision temporelle orientée sur le futur, où se consoliderait finalement l'union du monde imparfait du présent (qu'incorporait l'idée du passé avec le concept du péché original) avec la perfection de Dieu. D'autre part, l'Église avait toujours joué la carte d'être l'héritière et l'incarnation du rêve devenu mythe de l'unité transcendantale que l'empire romain avait donné au monde. Ce rêve, si central aux plans d'expansion de l'Église pendant les premiers siècles de son existence, dépendait en partie de la gestion habile de la tradition romaine devenue mythe après la chute de l'Empire occidental. Il était plus convenable d'assumer le rôle de patron des arts plastiques et littéraires qu'être l'héritière des ruines symboles d'un empire païen et démonisé, car les arts pouvaient être plus facilement manipulés pour représenter son orientation temporelle qu'unissait le passé et le futur. Les papes par conséquent ne faisaient très peu de fouilles avant le 19^{ième} siècle (après que le régime napoléonien 1798-1814 a donné l'exemple en tentant de transformer le paysage urbain en expression de ses prétentions d'incarner la version française du rêve impérial d'harmonie universelle), et s'assuraient que les ruines survivantes comme le Panthéon, le Colisée, et le tombeau d'Adrien soient astucieusement transformées (en tant que possible) en symboles chrétiens. Le reste végétait sous terre où était utilisé par le peuple pour sécher son linge, pâturer ses moutons ou fournir des matériaux recyclés pour la construction.⁵

Cependant, l'aménagement de l'espace urbain n'était pas totalement sous le contrôle de l'Église. Le Vatican était doué d'une cour, d'un entourage de soi-disant nobles qui n'avaient que la durée de la papauté qui les avait nommé pour s'enrichir et pour prendre leur place dans la société romaine, et j'utilise ce mot ici portant uniquement le chapeau d'anthropologue car la société, dans le sens que Mme de Staël l'aurait utilisé, était un concept inconnu pour la majorité de ces neveux et enfants bâtards des papes indifféremment pieux. Chaque noble, donc, avait comme projet immédiat la construction d'un palais censé miroiter l'image largement inventée de son importance. Cette compression temporelle poussait les patrons à situer leurs palais de façon qu'ils aient le

⁵ Par exemple, voir les gravures classiques de Piranèse (MARINO 1996) pour apprécier à quel point les ruines de Rome avaient été abandonnées par les autorités.

plus grand impacte visuel possible, et donc non seulement on détruisait allégrement les habitations où se situerait le palais mais aussi des centaines d'habitations devant le palais, pour le mettre en relief en créant un espace vide, une place qui prenait le nom du palais qui, lui, avait pris le nom de famille du noble. La frénésie temporelle des dynasties de courte-durée s'inscrivait donc dans les vides de la ville. Tant était le pouvoir sémiotique de ces palais que les rues de Rome n'avaient pas de nom officiels avant l'Unification. Rome était composée, dans l'imaginaire topographique de ses habitants, d'un ensemble de points, de nœuds, les places et leurs palais nobles, relativement isolés les uns des autres car il y avait très peu de grandes artères dans la ville sauf à l'intérieur de l'espace rituel central (voir D'Arrigo s.d.; Delli 1975) entre St Pierre et le Latéran.

Justement, la Rome du peuple était un hotchpotch de petites ruelles sinueuses. Les noms de ces rues, au moins ceux qui ont survécues après les tentatives post-1870 de sanctifier les héros de l'Unification, étaient souvent des interprétations populaires de noms historiques mal compris et déformés par le petit peuple, *le popolo*, mal instruit et analphabète pour la plupart. Juste pour prendre un exemple, Via Larmeri, qui n'a pas de signification en italien mais qu'on croit populairement d'être dérivé de *armi*, 'les armes', et donc censé représenté étymologiquement la charge sémiotique attribuée au *popolo* artisan fabricant d'armure, en fait dérive de *L'Armeni*, 'les Arméniens', un petit quartier du 15^{ème} siècle où habitait une colonie d'Arméniens (Delli 1975:497).⁶

Bref, les déformations romanesques (de *romanesco*, le dialecte de Rome) typiques de l'imaginaire topographique populaire avait tendance à évacuer le passé, situant le *popolo* dans un présent sans futur ni passé, dans le présent éternel de l'église, justement. Par contre, les élites vivaient dans une Rome composée de palais et de places dont l'architecture, l'aménagement et la masse monumentale étaient censés créer une présence qui proclamait l'établissement d'un lignage partant du présent sans passé et allant vers le futur, reproduisant parfaitement le projet idéologique de l'Église. N'oublions pas que ces

⁶ Via delle Carrozze ('carrosses') se réfère aux marchands du quartier qui louaient des carrosses aux étrangers, et un autre rue du même nom se réfère aux fabricants de carrosses qui y habitaient (DELLI 1975:254); via dei Corridori ('coureurs') se réfèrent aux messagers du Vatican dont le collège se trouvait sur cette rue (DELLI 1975:319). Ces étymologies semblent être perdues pour toujours car les Romains contemporains les ignorent.

palais qui aujourd'hui dégagent un ton du passé baroque, style architectural dominant de ce régime contre-réformiste, étaient à l'époque nouveaux et même révolutionnaires, avec peu de références à l'antiquité néo-romaine plus typique de l'époque immédiatement précédant la contre réforme. Il y avait donc deux dimensions temporelles à Rome, celle du petit peuple vivant dans un présent atemporel et démuné d'une dynamique censée animer le parcours vers le futur, et celle des élites de l'Église sémiotiquement orientées vers le futur et la permanence.

Il y avait un autre aspect de la vie du petit peuple qui renforçait la qualité atemporelle de sa culture et donc qui sous textuellement renforçait l'écart temporel séparant les élites et le peuple. La vie civique de Rome suivait un calendrier rituel établi par l'Église, qui mettait en scène ses cérémonies religieuses dans les places devant les églises. Le peuple assistait à ces cérémonies passivement, comme spectateurs. Cependant, après la cérémonie officielle, ils célébraient en fêtant dans l'espace à côté de l'église. Les idéologues italiens voulant aujourd'hui transformer le peuple inerte en héros du soi-disant mouvement de libération contre l'église ont proposés que ces fêtes populaires fussent une forme de résistance, car ils appropriaient les rituels de l'église afin de tenir leurs propres célébrations laïques dont la grossièreté était censée constituer preuve de l'esprit indépendant de peuple. Cependant, les fêtes populaires ne faisaient que reproduire les rythmes cérémoniaux de l'église, soulignant davantage son contrôle du temps. En autres mots, même la quotidienneté du peuple était en partie soumise au contrôle temporel de l'Église.

En 1861, l'armée italienne était arrivée aux portes de Rome mais n'osait pas forcer la situation car Pie IX avait invité des Zouaves français comme mercenaires.⁷ Les Italiens ne pouvaient pas risquer l'ire des Français en attaquant les représentants de l'armée la plus puissante d'Europe, et en fait Rome a été capturée seulement quand les soldats français ont été retirés après la défaite de Louis Napoléon à Sedan en 1870. Pendant neuf ans, l'impasse avait mené l'Église à se lancer dans une orgie sémiotique qui a abouti

⁷ Ceux-ci incluaient 500 volontaires Québécois; voir <http://www.geocities.com/rebel1837/frgnsvrc.htm>; <http://www.warmuseum.ca/cwm/cwme.asp> et chercher "Zouaves".

involontairement avec le couronnement du petit peuple comme héros de la révolution, qui a transformé l'espace de Rome pour permettre la construction d'une mémoire historique mais surtout fictive et fortement politisée.

Depuis des siècles, l'Église avait présenté des spectacles allégoriques en public. Dans cette période de stase, ils ont augmenté la fréquence et élargi la distribution spatiale des cérémonies allégoriques censées souligner le pouvoir papal, comme ils ont aussi augmenté l'aspect grandiose de chaque spectacle. Ces spectacles étaient des vraies mises en scène, consistant d'énormes tableaux théâtraux construits de papier mâché, généralement avec une arche de triomphe au centre (reprenant non l'arche de Constantin mais l'arche horizontale définie par les obélisques). Mais ce n'est pas leur splendeur que je veux souligner. C'était plutôt que l'Église se sentait menacée par les Italiens à ses portes et était possédée par la crainte hystérique que le peuple traditionnellement inerte serait incité à se soulever par les agitateurs italiens. Il était donc nécessaire d'aiguiser ses armes sémiotiques. Comme un bon impresario, le Vatican a donc commencé monter ces spectacles, ces tableaux morts, un peu partout dans la ville, dans les lieux qui ne faisaient pas partie de l'espace rituel sacralisé par son rythme célébratoire rigide. Autrement dit, l'église a pris une décision fatale en situant ses spectacles de propagande dans les lieux normalement laissés au petit peuple, qui n'avaient pas été préalablement politisés. Pire, car ce théâtre ne durait que quelques jours avant d'être démantelé ou détruit par les éléments. Les tableaux, appelés *macchine*, 'machines', c'est-à-dire par le même nom utilisé pour les chars dans les processions de carnaval, apparaissaient et disparaissaient à un rythme fou durant ces dernières années du pouvoir papal et dans des lieux non seulement désacralisés mais appartenant dans les places et les rues du peuple.

En déracinant l'activité rituelle du lieu rituel, l'Église, par inadvertance, a créé les conditions qui ont transformé la ville entière en espace politisé où le peuple pouvait mobiliser son imaginaire largement composé de la frustration. En brisant le lien traditionnel entre domaine sacré et lieu (les deux agissant simultanément de signifié et de signifiant, dans une danse sémiotique complètement ritualisée), l'église a permis au peuple d'attacher ses propres significations à l'espace urbain. L'aspect temporaire du

spectacle et l'accélération du rythme célébratoire a comprimé la dimension atemporelle du temps sacré en un temps rituel plus dense, plus frénétique, plus rapide et surtout résemiotisé. Ceci a permis aux lieux non-sacrés d'être transformés en espace rituel investi de nouvelles significations, d'une mémoire, autrement dit, même si son contenu politique n'était pas clair à l'époque car le peuple n'avait qu'une conscience politique faible.

À fin de conte, le contenu de l'imaginaire du peuple n'a pas d'importance. L'aspect que je veux souligner ici est que l'espace rituel et donc l'espace sacré assez limité de Rome ecclésiastique a été transformé. En agrandissant l'espace et en accélérant le temps rituel, l'Église a effectivement désacralisé Rome et a créé les conditions où le peuple a pu saisir le contrôle sémiotique de l'espace civique et du temps jadis atemporelle mais désormais devenu un présent incarnant le passé mythifié du peuple. Il était facile pour les idéologues et les historiens révisionnistes du régime victorieux d'écrire une nouvelle histoire de Rome après la chute de Pie IX, une histoire dans laquelle le petit peuple, jadis inerte, analphabète, conservateur, superstitieux, est émergé comme le héros de l'Unification et le 'vrai' représentant de Rome. Mieux s'il n'avait pas protesté durant les célébrations ecclésiastiques avant 1870, car l'inertie était prise, dans l'histoire révisée, comme signe de l'oppression qu'il a subi. C'était uniquement sa présence comme spectateur qui comptait pour l'idéologie nationale, avant et après l'Unification.

Non seulement, mais l'ignorance quasi totale de la culture du peuple avant l'Unification a permis à ces idéologues d'approfondir ce mythe, où les qualités négatives du point de vue de la haute culture italienne sont devenues des qualités positives, placées cependant entre des gros guillemets: les fêtes populaires suivant le calendrier officiel, jadis signes de la grossièreté du peuple, étaient désormais censées témoigner son énergie vitale; leur accent Romanesco signe de leur ignorance et qui déformait l'héritage du passé, est devenue témoignage de leur culture 'indépendante'; et même le nombre énorme de prostituées (on parle de 4000 au moment de la conquête) a été réinterprété pour suggérer, outre la misère, la puissance sexuelle primordiale du peuple resté authentique face à l'hypocrisie sexuelle et l'oppression de l'Église.

Autrement dit, les interprétations contemporaines, dans les manuels d'histoire et dans le discours populaire, ont redimensionné la culture du peuple selon les traits qui sont les plus bas dans l'échelle des valeurs d'aujourd'hui – des excès rabelaisiens de bouffe, de sexe, et de sacre – transformant ainsi la classe 'inférieure' en 'base démocratique' du pays en traçant un parcours sémiotique liant pouvoir primordial, pouvoir politique et souveraineté populaire, en effet les excluant du pouvoir politique par ces éloges. En fait, la fusion contemporaine de démocratie populiste et de clientélisme élitiste typique de la culture institutionnelle de l'Italie est le résultat de cette mythification.

Bien sur, le processus de réaménagement sémiotique a été facilité par la transformation de la dimension architecturale après 1870. Les documents de l'époque suggèrent que si les planificateurs du gouvernement auraient pu le faire, ils auraient rayé Rome de la planète, tellement la ville représentait, à leurs yeux et, selon eux, aux yeux du monde, la culture rétrograde de l'église contre laquelle ils avaient lutté depuis si longtemps. Mais, justement, l'opinion publique ne le permettait pas. Rome devait être la capitale et donc ils ont tenté de transformer Rome jadis la capitale de l'esprit universel en capitale nationale d'un pays désormais lancé sur le parcours de la modernité. Non seulement ont-ils construit de nouveaux édifices suivant un style censé être national (le néo-classique, appelé empire en France), ils ont transformé les sites de l'église en lieux d'institutions gouvernementales. L'habitation du pape, le Quirinal, est devenu le parlement; la prison des papes, le Mausolée de Adrien, est devenu un musée national de la résistance aux papes. Même le symbole millénaire de Rome, le Tibre, a été complètement caché par la construction de quais qui ont soulevé les rives d'une quinzaine de mètres, effectivement créant un Rome à deux niveaux, la vieille ville quasi sous terrain et la nouvelle flottant par dessus, comme jadis flottait la coupole de St Pierre. Le Tibre était maintenant inaccessible et complètement invisible des rues.

Ils ont aussi construit un nouveau quartier moderne (Prati, le seul avec des rues droites en imitation des villes d'Europe septentrionale) complètement entourant le Vatican, avec des rues dont l'orientation ne permettait aucune vue de la coupole ou de la basilique. Ils ont construit de nouveaux bâtiments de six ou sept étages un peu partout mais surtout sur les

nouveaux quais, cachant les édifices et les palais de l'ancien Rome jadis limités à quatre étages (voir Tagliaferro 1994) pour permettre de voir la coupole de St-Pierre partout dans la ville.

Certainement, ces transformations étaient censées communiquer l'idée de la modernité nationale, d'un dynamisme étatique, mais l'effet était, par inadvertance, l'inverse. Paradoxalement, on peut lire le dynamisme de la vieille Rome dans les traces architecturales laissées par chaque dynastie papale, dont les membres arrivistes laissaient leurs empreintes sur la ville en construisant rapidement des palais avant que le patron meure et surtout en s'assurant que chacun met en évidence, par une gestion architecturale habile, les particularités du lignage souvent imaginaire (chaque palais a son propre style à l'intérieur du cadre baroque). L'effet de diversité était renforcé par la vitesse avec laquelle les dynasties nobles émergeaient et disparaissaient, comme des champignons d'été. Et n'oublions pas les changements à l'aménagement de l'espace, car chaque dynastie éventrait ou développait une autre partie de la ville. Le résultat était un Rome pleine de traces architecturales indéradicables et inoubliables qui se lisent dans les façades et dans les rues sinueuses.

Le peuple travaillait et vivait dans les rues, laissant aussi ses traces par leurs modifications constantes des rez-de-chaussée aménagés pour leurs besoins quotidiens. Enfin, les quartiers étaient complètement hétérogènes, car les nobles vivaient sur les étages supérieurs en contact intime avec le peuple. Bref, un chaos mouvementé qui soulignait l'atemporalité de l'espace rituel au cœur de la ville, un temps dont la neutralité, ni passé ni futur, dérive de la fusion de ses charges sémiotiques opposées, le présent éternel du peuple et le futurisme des élites.

En contraste, les nouveaux quartiers construits par les Italiens victorieux étaient homogènes, non seulement parce qu'ils étaient nouveaux, justement, et donc n'avaient accumulé aucune trace du passé, mais parce que les planificateurs n'avaient aucune intention de transformer le peuple petit marchand et petit artisan en ouvrier prolétaire; il n'y avait donc aucune activité industrielle à Rome et aucun plan pour la développer par

crainte que les mouvements anarcho-syndicalistes qui secouaient l'Europe septentrionale pourraient s'enraciner à la capitale. Si le peuple était devenu le héros de l'Unification dans l'iconographie étatique, son rôle de protagoniste mythique ne devait pas se transformer en pouvoir politique. Les vainqueurs ont donc annulé l'individualité de l'espace du peuple en construisant des quartiers résidentiels munis de grandes artères. Le résultat est un ensemble de quartiers – Prati, Testaccio, EUR, Parioli, Monteverde – dont l'homogénéité des détails architecturaux, démographiques et sociologiques semble les avoir figés au moment de leur naissance, recréant ainsi le présent éternel du peuple jadis inerte.

Ce contraste entre la vieille Rome dynamique et la nouvelle Rome relativement statique n'a fait que souligner la stérilité du projet politique unificateur. Les bâtiments hébergeant les ministères sont une métaphore pertinente pour ce paradoxe. Ces édifices géants devaient, forcément, être peuplés par des fonctionnaires dont la tâche principale n'étaient pas de fournir des services à la population, ni même de la surveiller ou de la contrôler, mais tout simplement être, paraître, former une masse monumentale censée représenter métaphoriquement le pouvoir du gouvernement mais qui, en fait, est une métonymie de son impuissance car l'inefficacité de la bureaucratie déclenche de la résistance psychique et sert de justification pour contourner les pratiques institutionnelles. L'ironie ne s'échappe aux mauvaises langues de certains Romains d'aujourd'hui: le peuple jadis inerte est devenu la force primordiale mythifiée de la 'révolution', et l'État conquérant et viril est devenu impuissant.

En conclusion, le Rome que nous connaissons aujourd'hui, ainsi qu'une dimension assez importante de la culture étatique du pays, est le résultat de ces guerres culturelles du 19^{ème} siècle.⁸ En tentant de renforcer son image dans la décennie précédant la chute de Rome, l'Église a facilité et même obligé l'état italien de placer le peuple inerte et soumis au cœur du nouveau mythe de l'Unification 'naturellement' émergée du soi-disant dynamisme populaire et du désir mythifié de liberté du peuple. Ces tentatives se déroulaient dans les rues de Rome en tentant d'utiliser le trope de Rome éternel mais ont

⁸ Ces luttes vont définir la polarisation politique et surtout culturelle de l'époque fasciste, certains aspects sont conservés après la guerre, mais je n'ai pas pu approfondir cette dimension ici. Pour quelques détails, voir LANOUE 2003.

abouti à résémiotiser la ville comme espace politique négatif. Après la conquête, l'état a tenté de transformer la physiologie de la ville et a fini par créer une image qui reproduisait la même inertie que les propagandistes attribuaient à l'Église.

Ironiquement, l'Église a eu le dernier mot sur l'État même en perdant son statut politique. Le temps atemporel de l'Église, sa permanence métaphorique, son inertie, ont simplement été déplacé sur les épaules du nouveau gouvernement. Les transformations des espaces de Rome afin de saisir le contrôle de la temporalité et d'anéantir l'influence symbolique de l'Église ont abouti dans la création de l'Italie étatique contemporaine, toujours en contradiction, corrompue, inefficace, byzantine. En fin de conte, c'est Rome qui a gagné la guerre, absorbant tous ces changements pour rester symbole du projet occidental.

Références bibliographiques

- CARACCILO, Alberto, *Roma Capitale. Dal Risorgimento alla crisi dello Stato liberale*, Rome, Editori Riuniti, 1993
- CAUSATI VANNI, Maria Anna, *Curiosum Urbis*, Velletri, Ediz. Tra 8 & 9, 1999
- CHRIST, Karl, *The Romans*, Berkeley, University of California Press, 1984 (1979)
- CRAWFORD, Michael, *The Roman Republic*, Sussex, The Harvester Press, 1978
- DELLI, Sergio, *Le strade di Rome. Une guida alfabetica alla storia, ai segreti, all'arte, al folklore*, Rome, Newton Compton, 1975
- D'ARRIGO, Giuseppe, *Roma. Miti - Riti - Siti - Tipi*, Rome, M. Spada, s.d.
- FEDALI BERNARDINI, Franca, «Roma nei secoli XII-XVII tra rappresentazione e realtà», pp.31-43, F. Fedali Bernardini (ed.), *Città e Linguaggi: Utopie, Rappresentazioni e Realtà. Utopia in città*, Rome, Fratelli Palombi Editori, 1991
- LANOUE, Guy, «Definitions of the Self, the Citizen and the State in Contemporary Italy: Rhetorical ambiguity, metonymic shifts and the sexualisation of the social body», pp.215-233, L.-R. Cardoso de Oliveira (ed.), *Nacionalismo, (ou nacionalidades), cultura e cidadania*, Rio de Janeiro, Anuario Antropologico 2000/2001, 2003
- NASTO, Luciano, *Le feste civili a Roma nell'ottocento*, Rome, Gruppo Editoriale Internazionale, 1994
- MARINO, G. (ed.), *Giovanni Battista Piranesi: Vedute di Roma*, Rome, Terzo Millennio Editrice, Rome, 1996
- TAGLIAFERRO, Alberto, *Guide rionali di Roma, Rione XXII, Prati*, Rome, Fratelli Palombi Editori, 1994
- TOBIA, Bruno, "Urban Space and Monuments in the 'Nationalization of the Masses'", pp. 171-191, S. Woolf (ed.), *Nationalism in Europe, 1815 to the Present: A Reader*, Londres, Routledge, 1996
- WASWO, Richard, *From Virgil to Vietnam: The Founding Legend of Western Civilisation*, Hanover and London, Wesleyan University Press, 1997